

ROMAN

ALEXANDRE GRONDEAU

**GÉNÉRATION H**  
TÊTES CHERCHEUSES D'EXISTENCE

LA LUNE SUR LE TOIT

© Alexandre Grondeau, 2015  
© La Lune sur le Toit  
[www.lalunesurletoit.com](http://www.lalunesurletoit.com)

ISBN: 978-2-9538834-3-5



## **PREMIÈRE PARTIE**

# 1

Le premier joint de la journée me fait toujours un effet fou. Il embrase mon cerveau et rappelle à mes sens que la réalité est quelque chose de très relatif qui ne dépend que d'un choix : ai-je envie de me sentir bien ?

La réponse est contenue dans la question et je colle deux feuilles en fixant ma pensée sur les étonnantes tribulations d'une petite boulette d'or noir dont le nom ravit tous les amateurs de cannabis : charasse. Il en a fallu, des mois et des aventures, avant que cette délicieuse résine sombre atterrisse dans ma coconut et veuille bien être mélangée à quelques brindilles de tabac sec puis remplisse mes poumons et mes pensées d'ondes positives.

J'allume mon spliff, tire une première bouffée, et j'imagine aisément dans la fumée blanche et épaisse qui s'envole les heures de travail nécessaires à l'extraction de ces quelques grammes de cannabis aussi rare qu'un grand cru classé de Saint-Émilion. Je vois les pentes ensoleillées de l'Himalaya. J'entends le nom des vallées de Manali, Malana, Parvati, Nocton, qui donnent leur nom aux meilleures qualités de haschisch du monde, comme les terroirs bordelais caractérisent les vins les plus réputés.

Je pense aux longues journées passées à parcourir des champs de ganja pour sélectionner les plus beaux pieds, ceux qui vont donner la meilleure qualité possible de cannabis. Devant moi, il y a à perte de vue des centaines de plantes magnifiques, certaines font deux mètres de haut, je n'arrive pas à entourer leur tronc d'une seule main. Je sens l'odeur poivrée caractéristique du cannabis, elle m'enivre.

La seconde latte tirée sur mon joint m'emmène devant le sourire édenté d'une vieille Indienne qui malaxe avec soin dans la paume de sa main la délicieuse résine qu'elle vient juste d'extraire des grosses têtes de weed.

Au bout d'une bonne journée de travail elle arrive à agglomérer un *finger* de cinq ou six grammes de charasse qu'elle va entourer de Cellophane. Ma petite boulette ainsi habillée va ensuite prendre la route avec des centaines de compagnes vers les plaines indiennes, cachées dans la voiture d'un commerçant anonyme, afin de passer les nombreux barrages policiers et de rejoindre Bombay ou Delhi. Son arrivée en ville sera fêtée comme il se doit par une improbable communauté de connaisseurs, de voyageurs, de businessmen et de bringueurs avant de prendre l'avion ou le bateau.

Elle volera ou voguera vers l'Europe, sa Terre promise, celle où des amateurs sont prêts à payer le prix pour pouvoir se faire tourner de magnifiques shiloms débordant de la substance magique, pour apprécier l'effet mystique de cette plante médicinale ancestrale.

Il lui faudra ensuite quelques heures pour passer des mains d'un dealer à mes mains de connaisseur. Il y a peu de fumeurs qui connaissent les effets du charasse et qui sont prêts à payer le gramme trois à quatre fois le prix de celui d'un marocain banal.

Mon joint se consume avec lenteur et mes rêves s'illuminent dans la moiteur de l'été indien. Ils sont remplis de voyages et d'encens, de sound systems posés sur les plages de Goa, de treks sur les pentes de l'Himalaya, de...

— Sacha, passe le joint.

Avachi dans le canapé, Mathieu me tendit la main sans équivoque. Il venait de remplacer le CD de Buju Banton *Inna Heights* et le mémorable *Hills and Valleys*, qui tournait en boucle sur ma chaîne hi-fi, par une compilation de son cru. Au menu, le *Liberation Riddim* avec un enchaînement de big tunes de Jah Cure, Capleton, Morgan Heritage, LMS et Ras Shiloh. Deux ans déjà que ces morceaux étaient sortis et leur son était toujours aussi frais. Ils symbolisaient le renouveau du reggae, porté par une nouvelle génération d'artistes prêts à tout pour répandre la bonne parole jamaïcaine. Une vraie tuerie !

J'aspirai une longue bouffée et partageai avec lui mes pensées.

— T'imagines tout le chemin parcouru par ce bédou avant qu'on puisse le fumer ?

— Ouais... répondit évasivement mon camarade de fume, aussi intéressé par mes songes que par ses cours de droit public.

— Il a traversé deux continents pour se retrouver ici ! Il a échappé à la surveillance d'au moins trois ou quatre services de police différents.

Mathieu ne me regardait pas. Il était occupé à faire des cercles avec la fumée qu'il recrachait.

— Il paraît que Marlboro offre cinq mille balles à celui qui arrivera à faire rentrer un cercle de fumée dans un autre cercle...

— Tu m'écoutes, mec ?

— Attends, j'y suis presque.

Je regardais mon ami faire des gestes ridicules avec sa mâchoire sans parvenir à ses fins. La scène avait quelque chose d'irréel dans mon petit studio de quinze mètres carrés. Les longues dreadlocks de Mathieu lui donnaient un air majestueux de dragon légendaire, pour le coup incapable de produire autre chose que des petits ronds de fumée. Paradoxe haschisché, tragédie du quotidien de deux jeunes désœuvrés à la recherche d'un nouveau challenge.

— Je te parle de voyage et tu me réponds argent, me désolai-je.

— J'imagine surtout le prix du billet d'avion et comment faire pour récupérer toute cette thune... se moqua mon ami.

Sa réponse était bassement terre à terre mais pourtant imparable.

Vexé, je lui rétorquai avec mauvaise foi :

— Tu ne penses qu'à l'argent...

— Et toi tu n'es qu'un rêveur.

Depuis des années, Mathieu prenait un malin plaisir à moquer mes envies de voir ailleurs. Déjà, au lycée, il s'amusait à écrire au blanco sur les tables de classe : « Sacha n'est qu'un rêveur. »

— Peut-être, mais si tu ne rêves pas un peu, tu ne bougeras jamais d'ici...

— Et toi, si tu ne gagnes pas un peu d'oseille, tu ne risques pas d'aller très loin.

— T'inquiète pas, blaireau, je vais bien trouver un moyen de me payer ce billet d'avion...

— Tu ferais bien de fumer un peu moins si tu veux économiser.

— Ouais, je ferais surtout mieux de ne pas te faire fumer toute ma conso !

— Allez, ça y est, ça va être ma faute si tu n'es pas en train de te dorer la pilule sur les plages de Goa...

— Ben quoi, c'est moi qui t'oblige à passer tes journées à squatter chez moi et fumer tout mon shit ?

— Non, c'est sûr, sourit mon ami, avant d'ajouter : à ce propos, tu me dépannes de deux trois joints pour ce soir ?

Voilà, on y était. Je n'allais évidemment pas refuser à mon meilleur pote ce petit plaisir. Mathieu était un baladin aux poches trouées. S'il avait eu de l'argent, il l'aurait dépensé aussi vite, mais manque de pot, il n'en avait pas. Ses parents étaient des radins assumés qui ne lui filaient aucun argent de poche depuis qu'ils l'avaient démasqué avec une barrette de shit dans la poche, et lui se refusait à revendre un peu de cannabis afin de pouvoir subvenir à ses besoins. En revanche, mon ami était un vrai amateur de ganja et de haschisch, et donc un gros consommateur. Moralité, il tapait ses potes tous les jours pour assouvir sa passion de la fume. Mathieu écrasa le cul du joint dans le cendrier en faisant une dernière tentative pour réussir le challenge Marlboro. Il échoua piteusement.

— Et même si tu y arrivais, je te rappelle que c'est avec une clope que tu dois réussir le truc, et c'est beaucoup plus difficile, me moquai-je.

La sonnette stridente de la porte d'entrée nous interrompt.

— C'est qui ? criai-je sans grande conviction.

— Brigade des stup's, me répondit une voix rocailleuse.

— OK, ben repassez demain, là j'ai plus rien, les gars, désolé.

— Pas grave, on va attendre avec vous, ça sent bon ici.

Je me levai pour aller ouvrir. Derrière la porte et le poster de Peter Tosh éclatant son chalice se tenait un colosse de deux mètres, les cheveux bruns, longs et bouclés, le corps musculeux et le sourire frondeur, une sorte de Che Guevara de la fumette : Fred.

— Alors la jeunesse, ça gaze ?

Fred avait un an de plus que nous, vingt-deux piges au compteur. Pas grand-chose à l'échelle d'une vie, une éternité pour un bringueur. Trois cent soixante-cinq jours de plus à faire la fête, à s'éclater de jour comme de nuit, à se miner la tête...

— Bof, répondit Mathieu en se vautrant de plus belle sur le canapé-lit de mon studio.

— La grosse pêche, Mat, à ce que je vois ! plaisanta Fred.

— Tu parles, j'écoute Sacha délirer et m'expliquer comment il va partir en Inde fabriquer son propre charasse !



— Ah ! ben en voilà une bonne idée, mec ! Pense aux potes quand tu auras trouvé la solution.

— T'inquiète pas, tu seras le premier prévenu du jour de mon départ...

— J'espère bien, Sacha, j'espère bien, répondit mon ami avant de s'affaler à côté de Mathieu. En attendant, voilà de quoi recharger les batteries.

Fred enfonça sa main dans son pantalon, comme s'il se remettait les bourses en place, et en sortit une savonnette de marocain qu'il posa sur la table de mon salon-chambre-salle-à-manger en se marrant.

— Il va falloir en vendre, des barrettes, si tu veux bouger là-bas l'été prochain.

— N'y pense même pas, avec tout ce que Mat me coûte en shit, c'est peine perdue.

— Allez, ça y est, ça repart, ça va être de ma faute. Le gars est jamais coupable de rien !

— Commencez pas à vous prendre la tête, les gars, et dites-moi plutôt ce que vous pensez de mon nouveau shit...

Fred me tendit le toc de 250 grammes de cannabis et me fit signe d'y goûter. Je me levai pour prendre un couteau, et après avoir chauffé l'un des coins de la save j'y coupai de quoi faire un stick. Pendant ce temps, Mathieu, très en verve, charriait le colosse assis à ses côtés.

— C'est quoi que tu nous as ramené, cette fois ? du Mercedes ? du Renault ?

Fred ignora la remarque, habitué aux moqueries de notre ami ; il préférait se concentrer sur mon verdict. Le shit qu'il nous avait apporté était d'une belle couleur, et il ne s'enflammait pas quand on le cramait. Bon signe. Son parfum en revanche était moins agréable. Une arrière-odeur de henné flottait dans l'air.

— Ça sent la coupe, me désolai-je...

— Ouais, je sais bien, mais à deux mille cinq cents francs t'auras pas mieux au niveau qualité.

— Deux mille cinq cents francs ?

Le prix était bon et valait bien un petit effort en termes de qualité. Mathieu n'était pas de cet avis.

— Vous allez perdre vos clients à force de leur vendre de la merde.

— Qui vend de la merde ici ? s'énerva Fred.

— Personne ! se rattrapa Mathieu, conscient que s'il fumait du charasse c'était bien parce que ses amis se débrouillaient pour pouvoir en acheter.

— C'est sûr que c'est pas du charasse, mais ça défonce bien et on n'aura aucun mal à le passer.

J'en étais moins persuadé que mon ami. De plus en plus de jeunes abandonnaient le cannabis pour lui préférer la weed. Les raisons étaient multiples mais toutes aussi bonnes. La qualité d'abord : ces imbéciles de grossistes de marocain s'amusaient à couper toujours plus leur marchandise. Henné, paraffine, plastique, résine de pin, tous les produits étaient bons pour augmenter leurs bénéfices. Ils profitaient du monopole de l'illégalité et arrosaient la France entière de leur merde en se gardant pour eux les premières pressions de haschisch.

— À quand un institut de contrôle de la qualité du cannabis ? plaisanta Mathieu.

— Le jour où la France aura le courage d'assumer ses enfants !

— C'est pas demain la veille.

Fred avait raison. Pas un politique de notre pays, ou si peu, ne voulait se résoudre à l'évidence. Nous étions des millions de fumeurs réguliers de cannabis à être considérés comme des hors-la-loi du simple fait de rouler et d'éclater un cône. Nous ne faisons de mal à personne, et nous nous faisons plutôt du bien à nous-mêmes, mais cet état de fait était insupportable à une partie de la population qui préférerait se shooter au Tranxène ou au Valium plutôt que de se délasser avec un bon petit spliff.

— En attendant, il va falloir revendre ce bédo et rapidement... Seb ne peut pas retoucher tant qu'il n'a pas liquidé son stock ! Donc si on vend pas ça vite, on n'aura pas de meilleure qualité.

— Il nous prend vraiment pour ses putes, ce mec... C'est abusé, m'énervai-je.

— Arrête, Sacha, il a toujours été réglo avec nous. On peut bien l'aider quand il est pas à l'aise.

— Ouais, enfin ça fait quand même plusieurs fois d'affilée que la qualité baisse et à ce rythme, Mat a raison, les gars vont se mettre à aller voir ailleurs.

— Nous aussi on peut aller voir ailleurs, répondit Fred, mais tant qu'on n'a pas de meilleur plan, on est coincés.

Je restai pensif en l'écoutant.

— En attendant, passe-moi un bout de « char », que je roule...

— Pff, v'la les dealers en bois. On fume même plus ce qu'on vend.

Mathieu était la voix de la sagesse, même s'il ne vendait rien et qu'il se contentait de tout critiquer. Les gars à qui nous le refourguions n'étaient pas des inconnus, la plupart étaient des potes, ou des potes de potes. Et quand le bédo n'était pas bon, ils ne se privaient pas de nous le faire remarquer. Ils avaient bien raison. Il allait falloir trouver une solution rapidement.

Dimanche matin. Il était onze heures, le soleil brillait et perçait à travers les volets que je n'avais pas fermés en entier au moment de me coucher. Les caresses douces et chaudes de la lumière voulaient me réveiller. Il était trop tôt pour se lever, ou trop tard pour réaliser que je m'étais endormi au petit matin. Mon cerveau était embué par les restes d'une soirée arrosée de mojitos et passée à refaire un monde qui ne nous attendait pas. Mes yeux étaient collés et j'avais l'impression que mes cheveux se mettaient à pousser à l'intérieur de mon cerveau.

« T'es sûr, mec, qu'ils ne poussent pas ? »

Un orgue se mit à jouer un air doux et familier. Une voix d'outre-tombe, une voix d'ange miraculé s'éleva dans ma chambre. On aurait dit une messe jamaïcaine, un gospel *red, gold and green*. La voix prenait aux tripes et rappelait qu'il faudrait encore traverser de nombreuses rivières avant de trouver la paix. Jimmy Cliff était au sommet de son art pour le titre phare de *The Harder They Come*. Il n'avait pas encore vrillé *mainstream* en chanteur pour Walt Disney et ses dessins animés décérébrés. L'option réveil de ma chaîne hi-fi avait trouvé le morceau parfait pour revenir à la réalité.

« La journée commence bien. »

*Many Rivers to Cross* est l'un des dix plus grands standards de la soul et il n'y a pas meilleur son pour débiter une journée en douceur. J'ouvrais un peu plus les yeux et commençais à étirer ma colonne vertébrale. Chaque nerf semblait être une petite accumulation de plaisirs, un résidu d'ivresse nocturne. Le geste prolongé déclenchait de minuscules orgasmes sensoriels et je serais bien resté des heures à écouter mon corps vivre et s'éveiller ainsi. Les draps froissés en

rajoutaient, ils semblaient m'appeler à rester calé dans un cocon de bien-être, mais ce n'était pas le programme du jour.

Comme une ou deux fois par mois, j'avais promis à mes parents de passer déjeuner avec eux, et comme une ou deux fois par mois, le rendez-vous tombait on ne peut plus mal. J'étais fracassé, mon estomac se tordait sous l'effet de violentes remontées gastriques et j'avais autant envie de faire le point sur ma vie avec eux que de faire mon service militaire chez les chasseurs alpins.

Je me levai à moitié, regardai le cendrier sur la table à côté du canapé-lit. Il restait un cul de joint que je rallumai vite fait. La weed était bonne et je repensai au pochon de dix grammes qu'on avait éclaté dans la nuit avec Mathieu et Nico. J'essayai d'ouvrir grands les yeux au moment d'aspirer la fumée, et mon regard se perdit dans le poster de *Trainspotting* affiché sur le mur en face de moi. À chaque fois que je voyais la tête d'Ewan McGregor transpirant sur ce fond orange, je l'imaginai courir comme un dératé sur fond d'*Underworld* posant *Born Slippy*. La bande originale de ce film était énorme : Pulp, Lou Reed, Iggy Pop, Brian Eno, Blur, que du beau monde pour une histoire déjà culte. L'image de cette bande d'allumés anglais prêts à tout, même au pire, pour passer une fiesta d'enfer me calmait les lendemains de bringue. Je me disais que finalement, ma bande et moi, on n'était pas les pires...

« Loin de là... Y a de la marge... »

Cette pensée rassurante n'arrangea pas le chaos qui proliférait dans mon crâne. Les dernières lattes de ganja tirées sur le joint firent remonter tout l'alcool blanc absorbé la veille, et je rotai du citron blanc et de la canne à sucre mélangés à de la bile. L'arrière-goût dans ma gorge était particulièrement désagréable.

« Faut vraiment que je me lave. »

J'entrepris d'atteindre la salle de bains, distante de mon lit d'au moins trois bons mètres, mais mon chemin s'apparenta à une véritable Route du rhum en mode Florence Artaud, arsouille des mers devant l'Éternel. Je marchais au ralenti, comme un automate rouillé. J'avais l'impression d'être C-3PO qui serait tombé dans une machine à laver géante et qui aurait tourné pendant des heures dans le tambour de l'appareil démoniaque. Je slalomais entre les fringues sales jetées à terre, les pochettes de CD ouvertes et vides, les bouquins pas rangés. Mon studio relevait plus de la caverne d'un Ali Baba bordélique et enfumé que de l'appartement du gendre idéal.

« Je rangerai en rentrant », promis-je à ma bonne conscience.

Le coin douche enfin atteint, je fis couler l'eau en priant pour qu'aujourd'hui mon cumulus marche. Mes incantations marchaient une fois sur deux, et quand ce n'était pas le cas je galérais sous une pluie glacée. Je rêvais d'eau bouillante tombant sur ma nuque et posai une triple dose de fluor sur ma brosse à dents, espérant que le dentifrice soignerait aussi le fond de mes entrailles. Peine perdue, l'eau était gelée, mon proprio n'avait toujours rien fait pour s'occuper de mes réveils en douceur. Je me lavai en quatrième vitesse, pestant contre tous les exploités de locataires, et me promis de forcer un peu moins sur l'alcool la prochaine fois.

« Ce soir je n'achèterai pas de Damoiseau... juste de la bière. Oui, de l'Heineken, ça tape moins sur le cerveau. »

La résolution était bonne, je ne la tiendrais pas. Je sortis du placard qui me servait de salle de bains, le poste jouait *Shanty Town* de Desmond Dekker. L'hymne des *rudes boys* du monde entier résonnait comme un véritable rayon de soleil et me donna la force d'enfiler un short baggy noir et un tee-shirt. C'est ensuite Pat Kelly qui montra la voix : *I'm Coming Home...*

« Speede-toi, t'es encore à la bourre, Sacha... »

Il était midi et une heure venait de s'écouler sans que je l'aie vue passer. Quelque chose déconnait dans l'atmosphère mais je n'avais pas le temps de philosopher sur les mauvais tours joués par mon horloge intérieure. J'enfilai mes Nike Air, regardai une dernière fois ma tête de déterrée dans la glace, ajustai en vitesse des lunettes de soleil et mon bob Kangol.

« Allez, go ! »

Je sortis dans la rue. Il n'y avait personne. Le soleil tapait fort et il faisait chaud, peut-être pas *96 Degrees in the Shade*, mais assez pour me pousser à rentrer directement me plonger au frais sous mes draps.

« Bouge, Sacha. Bouge ! »

Il fallait que j'allume mon spliff roulé pour le trajet, mais il me fut impossible de mettre la main sur du feu. J'étais pourtant persuadé d'avoir possédé un briquet noir une bonne partie de la nuit. Je râlais et fouillais le fond de mes poches. Il y avait de tout sauf de quoi éclater mon joint : de la monnaie, des mouchoirs usagés et fripés, un papier avec un numéro d'infoline, un flyer écorné d'un concert à ne pas rater, du sable, des allumettes sans leur boîte, bref

pas de quoi enflammer un pétard. Je me rappelais à présent en avoir acheté un avant de sortir. Une fois de plus je me l'étais fait taxer...

« Putains de voleurs de briquets ! »

Je passais mes soirées à tenter de conserver mes briquets, et pas une fois je ne rentrais avec. Pas une, bordel. Il fallait être tordu pour braquer les feux de ses collègues. Visiblement, j'étais entouré de tordus. Je remontai donc quatre à quatre les escaliers de mon immeuble pour récupérer du feu, manquai trois fois de me tordre la cheville, galérai deux bonnes minutes à ouvrir ma porte d'entrée, cherchai dans toutes mes cachettes à briquets avant d'en trouver un qui marchait et redescendis débiter enfin ma journée.

« Ça y est, je suis à la bourre. »

Comme d'habitude j'allais faire attendre mes parents et comme d'habitude je m'excuserais en disant que ce n'était pas ma faute. L'était-ce vraiment ? Je ne crois pas. J'aurais plutôt décrit ce défaut comme une maladie incurable : celle de ne jamais arriver à l'heure. Déjà à ma naissance, les médecins avaient attendu deux semaines avant de m'obliger à découvrir notre beau monde. Ma mère était témoin. Au primaire, ensuite, j'étais toujours le dernier à la cantine pour me mettre à table et commencer à manger ; ça ne s'était pas arrangé au collège, ni au lycée pour rentrer en classe. Le pire c'est que j'étais en retard quel que soit le motif et quelle que ce soit la personne qui m'attendait : cours, amis, amour, famille...

J'avais essayé de me soigner, rien n'y avait fait. Si j'arrivais à être prêt une heure avant un rancard, je trouvais toujours une bonne raison de me faire attendre. Je n'y pouvais rien, c'était une malédiction, un maraboutage, un je-ne-sais-quoi qui mettait ma mère hors d'elle.

« Elle va encore être furax. »

Je me pressai pour atteindre l'arrêt de bus, laissant derrière moi une délicieuse odeur poivrée de skunk. Au loin, je crus deviner le 14 qui était censé me déposer devant chez mes parents. Si je le ratais, je perdrais vingt bonnes minutes à attendre le prochain. Je hâtai le pas mais je n'allais pas non plus me taper un sprint juste pour attraper un bus. Je le ratai donc, ce qui me permit d'avoir le temps de terminer mon joint en envoyant un texto à ma mère.

« Le 14 vient de me passer devant, j'attends le prochain et j'arrive. Bises. »

Elle ne répondit pas, mais je savais qu'elle pestait déjà contre moi en s'imaginant que j'avais encore passé la nuit à faire la fête. Elle me connaissait bien et sa mauvaise humeur nous faisait rire. Les mamans sont faites pour aimer leurs mauvais garçons. La mienne avait tiré le gros lot et je la paierais en baisers pour m'excuser comme quand elle était convoquée au primaire parce que son fils avait fauté et qu'elle ne disait rien à mon père.

— Ça sera notre secret, mais ne recommence pas, Sacha.

— Promis, maman, répondais-je à chaque fois en croisant les doigts.

J'étais posé contre un mur en repensant à ces années où l'on fait des bêtises sans conséquence, où l'on n'imagine pas encore ce qu'est la vie, où l'on ne sait pas d'où vient l'argent et ce que sont la compétition, la productivité, le taf, la galère et le système D. Ces mots apparaissaient petit à petit dans nos quotidiens, ils s'immisçaient sans qu'on y prenne garde dans nos existences, avant de s'y imposer de manière évidente. Et puis un jour on se levait, il fallait payer des factures, rembourser des crédits, tenter d'économiser pour se payer des vacances et on donnait tout pour y arriver. Et ça ne marchait pas.

« Tout ça est absurde, mais on n'a pas le choix. Tu le crois, ça ? »

Je jetai le cul du joint que je venais de terminer. Le bus n'était toujours pas arrivé. J'adossai toute la fatigue du monde à du béton armé en écoutant *The Passenger* d'Iggy Pop. Une jeune femme en pattes d'ef marchait sur le trottoir d'en face. Elle avait de longs cheveux blonds et une chemisette blanche. Un léger parfum de seventies se dégageait de son allure. Deux jeunes de quinze ans assis sous l'Abribus se mirent à la siffler et tentèrent de l'aborder sans bouger en criant.

— Hé, mamzelle, z'êtes plus que jolie, hein ! z'êtes trop bonne ! Est-ce que mon pote vous plaît ?

Les deux compères, en surplus de testostérone, se marraient en faisant état de toute leur indélicatesse. La fille ne releva même pas et poursuivit sa route. Les deux idiots continuèrent à lui parler mais en abusant.

— On peut vous emmener faire un tour chez moi ? C'est dans la cave juste à côté.

La blonde ne broncha pas mais leur adressa, le dos tourné, un joli doigt tendu qui fit mouche.



— Pff, non mais pour qui elle se prend, c'te pute ?

Une vieille dame debout à côté de moi me fit un clin d'œil pour approuver la réponse de la fille. Je lui renvoyai la pareille mais, derrière mes lunettes, elle ne le vit pas et détourna son regard en soufflant comme si la jeunesse française ne méritait aucun égard.

« Tous les mêmes. De petits merdeux mal éduqués. »

Quand on écoutait la conversation des deux adolescents, il y avait en effet de quoi désespérer : vulgarité, imbécillité, incivisme, ces deux jeunes cumulaient et exposaient leur bêtise au grand jour devant un auditoire médusé mais silencieux. La majorité qui ne parlait pas mais savait voter pour qui il ne fallait pas : contre le bruit des jeunes et les mauvaises odeurs, pour le silence dans nos rues et le parfum des beaux quartiers.

« Vite un monde tranquille et sans tapage ! »

Le slogan verrait probablement le jour et il rencontrerait un grand succès, surtout si le parti politique le mettant en avant y associait les mots « étranger » et « immigration ». Il y aurait de quoi toucher le jackpot électoral. Horreur démocratique, comble de la bassesse citoyenne, on se cachait toujours derrière les autres pour justifier ses lâchetés. Merde, j'étais vraiment stone.

Enfin le bus arriva pour m'extirper de mes digressions intellectuelles. J'y montai en payant le chauffeur d'un bonjour. La même vieille dame juste derrière moi me fusilla du regard. En plus de ne pas faire preuve de complicité avec elle, je fraudais. Elle était belle, la nouvelle génération, incapable de participer à l'effort collectif. La vieille avait raison, mais je n'avais pas de monnaie et j'avais calculé que la faible probabilité de me faire contrôler et de payer une amende compensait largement le nombre de fois où je resquillais. Le raisonnement était machiavélique et purement pragmatique, digne de la lie de la société pour les uns, des débrouillards pour les autres. J'allai m'installer à l'arrière avec les petits branleurs qui ne valaient pas beaucoup mieux que moi.

Bien calé dans mon fauteuil, je prenais ma petite claqué de skunk. Le gros coup de barre me guettait et je décidai de changer le CD de mon baladeur. Il me fallait du BPM, des basses lourdes qui claquaient sur des rythmes syncopés et accélérés. Je remplaçai le leader des Stooges par The Prodigy, le combo britannique mettait un gros coup de vieux à papy Iggy, mais il fallait de tout pour faire un monde et si mister Pop avait eu vingt piges en 1990 il

aurait été raveur, technoïde convaincu, adepte du hardcore et de la hardtek. Chaque époque avait sa musique caractéristique, et les styles s'empilaient les uns sur les autres pour créer une formidable Babylone musicale qu'Internet avait mis à un clic de nous.

« Parfois c'est beau, le progrès ! »

Le bus démarra pour suivre son parcours immuable. Le conducteur devait connaître chaque mètre de chaussée, chaque imperfection de la route, toutes les priorités et les stops du trajet. Avec le temps il avait dû calculer le temps de passage du rouge au vert pour chaque feu de son itinéraire. Il montait le son de sa radio pour ne pas entendre les doléances des passagers. Les années aidant, il avait cessé de dire bonjour et rendait la monnaie de mauvais gré, comme si l'argent allait directement dans sa poche. L'uniforme avait déteint sur sa peau, s'incrustant de manière indélébile comme de l'acide sulfurique. Il pensait *corporate* et espérait bien que cette année la prime serait de quelques dizaines de francs. C'est tout ce que je lui souhaitais... si bien sûr il ne faisait monter aucun contrôleur avant mon arrêt.

Dedans l'air était frais. La climatisation marchait à fond. Dehors, c'était encore la canicule. Les passants suaient à chaque pas. La ville défilait devant mes yeux sur fond de breakbeat endiablé. La condition urbaine s'étalait au grand jour et aux yeux de tous. Avec elle, on retrouvait les paradoxes de la cité : son lot de beaux quartiers et de taudis qui se côtoient, de travailleurs et d'oisifs qui se mélangent, de rues engorgées et d'impasses paisibles qui se croisent. Je regardais les avenues et les boulevards s'agiter et vivre. Le boucher vendait ses derniers poulets aux hormones, le légumier bradait un joli stock de fruits regorgeant de pesticides, le caviste cachait son teint aviné pendant que le buraliste encaissait les paquets de cigarettes que tout le quartier venait lui acheter pour tenir l'après-midi. Chacun était dans son rôle, plutôt heureux d'exister, d'avoir une fonction à remplir. La vie suivait son cours et nous allions tous mourir d'un cancer un jour ou l'autre.

Je suis arrivé comme prévu avec une bonne demi-heure de retard, la tête en vrac, les yeux explosés, le bob mal vissé sur mon crâne, la voix rocailleuse, en deux mots complètement éclaté.

— Mon chéri, tu as bonne mine !

Ma mère trouvait toujours les mots parfaits pour me tirer un sourire quand je n'aspirais qu'à rendre l'âme sur son canapé bien trop confortable pour tenir une conversation.

— Tu as assuré, j'espère, me chuchota mon père d'un air complice.

Il était persuadé, comme à chaque fois que je débarquais la tête à l'envers, que mes cernes étaient causés par une jolie pépée. À son époque, toute soirée arrosée se terminait à deux au pieu ; à la nôtre, le sida, les maladies, l'absence de capotes, la crise, l'idéalisation des relations humaines, les doutes, la prévention, le rhum, l'amour sérieux, les bangs, le retour en force des tabous judéo-chrétiens et de la mauvaise morale étaient passés par là. On finissait plus souvent seul au petit matin qu'accompagné, en particulier dans les milieux de défoncés.

Il faut croire que ma génération se trouvait plus à l'aise en se minant la tête à coups de THC, d'alcool et de psychotropes plutôt qu'en remontant les jupes des filles ou en faisant tomber les pantalons des garçons. Personnellement, j'étais passionné autant par les voyages extraordinaires que par les parties de jambes en l'air, ce qui pouvait par ailleurs me jouer des tours, mais si je regardais autour de moi, force était de constater que les queutards ne pullulaient pas.

— Oui papa, t'inquiète pas.

— Et quand est-ce qu'on aura la chance de la rencontrer ?

— Qui ?

Je n'étais pas frais et pas malin non plus. Par chance, les deux vieux firent mine de ne pas avoir entendu ma réponse. Mon père se dirigea vers sa platine vinyle pour y poser un 33-tours de Georges Brassens. Il possédait l'intégralité de ses albums et lui vouait une amitié et une admiration sincères. J'avais grandi avec les mélodies du Grand Georges dès le berceau, oscillant entre *Quatre-vingt-quinze pour cent* et *Les Copains d'abord*.

« Ça vous forge un destin. »

Mon père m'avait appris les plus grandes leçons de ma vie grâce au chanteur anar et à ses airs faussement simplistes. Plus que Jacques ou Léo, plus que Serge ou Charles, c'était le guitariste sétois qui avait accompagné l'existence de mon paternel, et c'était lui qu'il souhaitait me léguer en héritage musical. Le cadeau était beau.

— Tu veux boire quoi ?

— Un Coca glacé, maman.

Je savourais à l'avance l'effet régénérateur de la boisson américaine, symbole de l'aliénation capitaliste pour de nombreux gauchistes qui ne se murgeaient pas assez la tête pour mesurer à quel point le soda devait être déclaré d'utilité publique. Il était dur de relativiser avec leur anticapitalisme primaire, mais le coke avait des vertus réparatrices insoupçonnées, même pour les dogmatiques amateurs inavoués de Big Mac et de grandes frites. J'avais ainsi croisé, sur le coup des une heure du matin, le chef des jeunes socialistes locaux, un donneur de leçons invétéré, pourfendeur de la malbouffe capitaliste, une sorte de José Bové étudiantin à la petite semaine, devant le McDo avec une grande poche remplie de hamburgers, de sundaes au caramel, de potatoes et de double cheese... Il devait avoir fait les réserves pour toute la section des petits moutons qui l'attendait bien sagement, cachée à la permanence socialiste.

« Faites ce que je dis, pas ce que je fais. Une grande carrière d'homme politique s'offre à lui », avais-je pensé.

Pour ma part le choix était fait. Malgré tous mes idéaux de bouffe bio et équilibrée, de commerce équitable et autres idées altermondialistes, je l'affirmais : un Coca-Cola très frais était le meilleur médicament contre la gueule de bois, la bouche pâteuse et la gorge trop sèche. Horreur. Blasphème. Oui, j'assumais et cela ne m'empêchait pas d'apprécier Engels, Chomsky ou je ne sais quel explorateur d'existence.

— Tu ne préfères pas une mauresque ?

— Non, papa, merci !

— Il est trop sérieux, ton fils...

Le ton désespéré de mon père aurait pu me faire éclater de rire si je n'avais eu conscience qu'à tout moment mon foie pouvait exploser sous le trop-plein d'alcool. Je le vis verser avec application le sirop d'orgeat dans son pastis. Il était beau, mon père, quand ses tempes rougissaient sous l'effet de l'apéro. La joie du désespoir prenait le dessus sur son pauvre sort et la gaieté illuminait son visage. L'image n'était pas à montrer aux ligues de bonne santé se battant pour étendre la durée de vie jusqu'à l'infini.

— On passe à table.

Je me levai en finissant de grignoter des olives noires marinées dans de l'huile d'olive aillée. Le soda magique m'avait redonné un peu de peps. J'espérais maintenant faire honneur à la belle salade concoctée par ma mère. Les cébettes rivalisaient avec les radis roses, les tomates noires, les poivrons verts, le jaune d'œuf et le thon pour lui donner une couleur éclatante. Un filet d'huile d'olive venait relever le tout et je commençais à engloutir le déjeuner assorti d'un délicieux pain à l'ail.

— Un peu de vin ?

— Ça va, oui.

Mon père se rassura de voir que je buvais quand même un peu. C'était marrant de mesurer combien l'alcool était important dans nos réunions familiales. Sans vin on n'aurait peut-être rien à se dire ou, pire, on ne parlerait que de la météo du jour, des mariages, des naissances et des décès familiaux, des commérages du voisinage. Conscient de la pauvreté de notre situation, je donnai un peu de moi.

— Tu sais qu'aux États-Unis ils viennent de démontrer que boire trois ou quatre verres de vin par jour était positif pour...

— Ça fait des années qu'on le sait ici, mon fils.

— Laisse-moi finir.

— Laisse-le finir, Roger.

Ma mère regardait avec désapprobation son mari. Elle voyait l'alcool lui monter à la tête et essayait de freiner ses ardeurs.

— OK, oui, alors ils disent quoi, les Américains ?

— Que le taux de mortalité chez les gens qui boivent une bouteille de vin par jour est le même que celui de ceux qui ne boivent pas.

Mon père ne sut que répondre. Je venais de le moucher. Ma mère sourit, croyant à une plaisanterie, puis, devant mon sérieux, se ravisa :

— Eh bien ! si c'est comme ça, je vais me saouler ce soir ; depuis le temps que je ne bois pas pour vivre vieille, j'ai du temps à rattraper.

— Cathy, arrête, il plaisante.

— Non, je suis sérieux...

— C'est ce genre de bêtise que tu apprends à l'université ?

Le vieux était vexé. Brassens chantait les louanges de l'orange quand le soleil tapait fort l'azur du ciel. Paradoxes d'un chanteur méditerranéen prêt à renier le beau temps pour les formes d'une belle nue. Ma mère, habile, changea de sujet.

— Comment ça se passe, la fac ?

— Bien.

— C'est tout ?

— Non, ça se passe très bien. Je rencontre beaucoup de monde, j'apprends plein de choses... c'est cool, vraiment très intéressant. Je cherchais à avoir l'air sérieux avec l'étrange impression que jamais je ne me sentirais devant eux autrement que comme un adolescent en faute. On ne grandit pas dans le regard de ses parents, on reste un gosse, pour le meilleur et pour le pire. Fidèle à ma stratégie d'entretenir le flou artistique, je restais vague sans mentir en espérant ne pas avoir à disserter sur le contenu des cours où je n'allais pas, préférant l'école buissonnière et les journées passées à fumer des cônes au foyer. Je savais pourtant que je n'allais pas m'en tirer comme ça.

— Et les concours, tu les présenteras quand ?

— À la fin de l'année, maman, sans savoir vraiment de quels concours elle parlait.

— Tu les révises déjà ?

— Je n'arrête pas...

— Le boulot ne te prend pas trop de temps ?

— Non ça va, je m'en sors pas mal.

L'interrogatoire avait commencé. Il était bienveillant et je n'avais comme mission que de les rassurer. Mentir est un art qui, bien pratiqué, préserve les gens qu'on aime de sa propre médiocrité. Je ne révisais aucun cours pour la bonne et simple raison que je ne présenterais jamais aucun concours cette année ni aucune autre.

Je ne deviendrais pas instituteur, ni professeur de collège ou de lycée, encore moins attaché territorial ou éducateur.

« Maman, je ne veux pas travailler, enfin, pas comme toi, ni comme eux. »

Et j'avais quitté mon boulot de serveur parce qu'il m'empêchait de pouvoir traîner à la fac autant que je le voulais. J'aimais apprendre, rencontrer des gens, débattre, fumer un spliff, polémiquer, comprendre des choses inutiles, me cultiver, fumer un spliff, jouer aux échecs, découvrir un auteur inconnu, une bataille oubliée, une révolution perdue, fumer un spliff, bref, pour le moment, j'étais très occupé. Je n'avais de temps à perdre ni à apprendre par cœur des faits que j'aurais oubliés sitôt le concours passé ni à servir un thé ou un café liégeois à de vieilles retraitées désabusées. J'étais pressé de vivre.

Si j'avais présenté les choses ainsi, les vieux se seraient inquiétés, à juste titre d'ailleurs. Je me rappelais l'erreur faite quatre ans auparavant, lors d'un road trip psychédélique, lorsque j'avais expliqué à mes parents que je ne reviendrais pas de ma tournée des squats et des festivals...

— Comment ça, tu ne reviens pas ? Et ta terminale ? Et le bac ? Ta vie sur la route te convient ? Non mais tu es complètement débile, mon pauvre fils, ou tu le fais exprès ?

J'avais affolé ma mère, peiné mon père, pour revenir au final à la maison le jour de la rentrée, pas bien frais certes, mais motivé pour retrouver ma bande de potes et continuer à faire les quatre cents coups dans mon lycée. Je préférais donc un bon mensonge à un remontage de bretelles en règles.

— Et quand est-ce que tu nous présentes ta fiancée ?

— Je n'en ai pas, maman, répondis-je la bouche pleine.

— Laisse-le tranquille, Catherine, il est jeune, il a le droit de s'amuser.

« Merci Papa. »

— Tu me raconteras tout au digestif, me souffla-t-il quand ma mère se leva pour aller chercher une autre bouteille vin.

Les deux vieux me fatiguaient. À partir de quel âge ne pouvait-on plus supporter la présence de ses parents plus de deux heures d'affilée ? Était-ce la vieillesse se fixant sur leur visage, leur regard fatigué, leurs histoires maintes fois répétées, leurs encouragements, qui nous autorisent à leur renvoyer le temps qui passe ? Ou plutôt

leurs conseils d'un autre temps qui devenaient exaspérants ? Il y avait un peu de tout ça ajouté aux années qui s'en vont. Leur fin annonçait notre apogée, leur retraite préparait notre vie active, à moins que cela ne soit l'inverse...

Pourtant l'amour était toujours là. Il ne savait pas forcément être exprimé mais il était bien là, dans les silences, les regards, les absences aussi. Mes parents étaient des gens simples dont j'admirais le destin mais dont je n'aurais pas supporté avoir la vie. Quand je voyais ma mère, encore simple vendeuse à cinquante ans, mon cœur se serrait. Je n'avais pas honte mais de la peine pour cette belle femme aux seins usés qui trimait encore à son âge pour gagner un smic amélioré. Où étaient passés ses rêves de jeune femme, ses aspirations secrètes de voyages et d'aventures ? S'étaient-ils perdus dans son amour pour mon père ?

Je repensais à cette phrase de je ne sais plus qui<sup>1</sup>, un auteur américain ou allemand bien éclairé, se demandant soudain comment un homme pouvait se contenter et se satisfaire de se lever à six heures du matin pour petit-déjeuner, chier, pisser, se brosser les dents et se taper les embouteillages, tout ça pour faire gagner de l'argent à un connard qui vous demande en plus d'être reconnaissant ! Jamais je ne poserais la question à ma mère, je ne voulais pas la blesser, mais jamais je n'accepterais ce genre de vie. Je m'en étais fais la promesse en les regardant, elle et mon père, se saigner pour me donner la vie la plus facile qui soit.

Pour mon vieux, c'était plus compliqué. Il ne lui restait plus depuis longtemps que le regard de ma mère et de son fils pour croire encore à sa superbe, à son rôle de patriarche, de pilier de la famille. Nous jouions tous les trois à un jeu de rôle qui consistait à se faire croire que tout allait bien alors que le monde s'écroulait depuis des lustres. Mon père continuait de sourire comme pour s'excuser de ne plus avoir de job régulier depuis bientôt dix ans. Il avait été un commercial performant, le meilleur de la région, disait-il pour alimenter sa légende, et puis plus rien. Un drame, un silence, un trou noir existentiel.

Il était devenu indépendant, sans expliquer clairement en quoi

---

1 Bukowski : « Comment diable un homme peut-il se réjouir d'être réveillé à 6 h 30 du matin par une alarme, bondir hors de son lit, avaler sans plaisir une tartine, chier, pisser, se brosser les dents et les cheveux, se débattre dans le trafic pour trouver une place, où essentiellement il produit du fric pour quelqu'un d'autre, qui en plus lui demande d'être reconnaissant pour cette opportunité ? » *Factotum*



consistait ce travail, puis jardinier, concierge, homme à tout faire, intérimaire et je ne sais quoi encore...

Il était impossible de lui soutirer la moindre explication sur le licenciement dont il avait été victime dans sa période faste et dont il ne s'était pas jamais vraiment remis. Tous les matins de ma vie, je l'avais vu partir tôt au boulot pour me faire croire qu'il fallait travailler dur et cultiver l'effort et je ne comprenais qu'à présent que la plupart du temps il allait chercher à l'ANPE de quoi payer le loyer et remplir le frigo.

Les gens simples ne se plaignent jamais. Ils acceptent leur sort avec fatalité, la fatalité de ceux qui trouvent de l'espoir dans les petites choses. Et moi, dans tout ça, j'essayais de ne pas penser à demain, de vivre au jour le jour le plus intensément possible, de cramer mes vingt et une piges comme si tout devait s'arrêter demain matin à l'aube. Et quand j'étais avec eux, j'essayais de leur faire plaisir, de ne pas leur avouer que je ne serais pas à leur image, que j'allais tenter de réaliser mes rêves, même si je ne savais pas très bien ce qu'ils étaient...

Le téléphone sonna. Ma mère se leva pour répondre.

— Sacha, c'est pour toi ! cria-t-elle.

— Pour moi ?

— Il y a un autre Sacha à cette table ? se moqua mon père.

— C'est qui ?

— Nicolas.

J'étais fourbe. Je savais bien qui venait me délivrer. J'avais envoyé un texto à Nico pour lui demander de m'appeler pendant le déjeuner et prétexter une urgence afin que je le rejoigne.

— Il voulait quoi ? demanda ma mère quand je vins me rasseoir.

— Sa copine vient de le larguer, il voulait parler...

— Il a bien choisi son moment, celui-là.

— Cathy, laisse-le, le pauvre. C'est son ami.

Pas très fier de moi, je précisai tout de suite que j'allais terminer de déjeuner et que je le rejoindrais ensuite. Le temps d'aller aux toilettes me rouler un cône et je serais dans la rue, libre et débarrassé de ma corvée de vieux...